

Introduction

Trois frères rencontrent un homme qui a perdu un chameau. Sans hésiter, à partir des touffes de poils, des branches cassées, des odeurs stagnantes, des empreintes laissées dans la boue, ils décrivent l'animal. « Il est blanc et aveugle, disent-ils, il porte deux outres sur le dos, l'une remplie de vin, l'autre d'huile. » Ils l'ont donc vu ? Non, ils ne l'ont pas vu. Aussi sont-ils accusés de l'avoir volé. Mais en un éclair ils démontrent comment des indices insignifiants leur ont permis de reconstruire l'aspect du chameau qu'ils n'avaient jamais eu sous les yeux¹.

Pour l'historien Carlo Ginzburg, cette fable orientale illustre un certain type de connaissances qui s'est affirmé à la fin du XIX^e siècle. En devinant comme les trois frères des choses secrètes et cachées à partir de traits sous-estimés, Morelli, Freud, Conan Doyle ont construit leurs enquêtes. Les pages qui suivent se placent sous ces auspices car leur objet tient de la fable orientale et de l'enquête policière. J'y ai fait amplement usage de la méthode d'interprétation fondée sur les traces et les indices. L'action se passe en Inde ; elle semble incroyable. Les personnages, juges et accusés, suivent cette méthode. Ils n'arrivent à leurs fins qu'en tirant parti du rebut de l'information, imperceptible pour la plupart des gens.

La découverte des Thugs

L'affaire est la suivante : le 3 octobre 1830, les lecteurs de la gazette littéraire de Calcutta découvrent dans leur journal un texte extravagant. Il révèle qu'en Inde, des dévots rendent à la déesse Kali un culte effroyable, sous le regard bienveillant des prêtres d'un temple qui lui est dédié. Venus en pèlerinage, ces hommes monstrueux offrent régulièrement à leur divinité les fruits d'un des actes les plus répréhensibles que l'humanité connaisse : ils assassinent d'innocents voyageurs, puis les

dépouillent de tous leurs biens. Ensuite, ils déposent aux pieds de leur Déesse une part de ce butin révoltant. A ces abominables pèlerins, à ces assassins pétris de dévotion, les prêtres promettent, paraît-il, un futur radieux. Loin d'agir de manière isolée, ils dépendent d'une organisation puissante qui leur prescrit leur conduite. Déjà, des milliers de victimes ont péri de leurs mains. Voici comment l'auteur, qui a voulu garder l'anonymat, présente les faits :

Le temple de Kali à Vindhychal, à quelques *miles* à l'ouest de la ville de Mirzapur, regorge de Thugs venus de tous les coins de l'Inde pour offrir en personne à leur Déesse une part du butin qu'ils ont acquis en étranglant des voyageurs lors de leurs expéditions annuelles[...] Les prêtres de ce temple connaissent parfaitement la source de ces offrandes et les motifs pour lesquels elles sont faites[...] et ils promettent aux assassins, au nom de leur maîtresse, immunité et fortune, s'ils ne négligent ni les rites ni les cérémonies qui lui sont dus. Abattre ce temple et pendre ses prêtres devrait être le vœu de tout chrétien honnête, mais ne serait d'aucune utilité. On en découvrirait bientôt d'autres qui servent les mêmes buts. C'est un système organisé d'administration religieuse et civile, prêt à accueillir des convertis de toutes religions et sectes, pressés d'assassiner leurs semblables contre l'assurance de hautes récompenses dans ce monde et dans l'autre[...] Le devoir impérieux du gouvernement suprême de ce pays est de mettre fin, par un moyen ou un autre, à ce système terrifiant de meurtre, par lequel des milliers d'êtres humains sont sacrifiés annuellement sur chaque grand-route qui traverse l'Inde².

L'article dénonce un danger d'autant plus tangible qu'il n'est pas relégué dans les contrées reculées et inaccessibles du pays ; à l'en croire, les Thugs campent tranquillement à la porte des Anglais :

Dans les Etats des chefs indigènes du Bundelkhand, de Sindhia et Holkar, un Thug se sent aussi libre et indépendant qu'un gentleman anglais dans son pub. Il en sera probablement bientôt ainsi dans l'Etat de Nagpur depuis que la superintendance européenne a été supprimée. *Mais ils ne sont pas confinés aux Etats indigènes, ils deviennent de plus en plus nombreux dans les nôtres*³. Et comme les lièvres font leurs terriers dans la proximité des chenils, on peut trouver ces hommes, établis en toute sécurité, au siège même de nos établissements judiciaires.

Cette lettre anonyme provoque un « intérêt universel⁴ ». Mis en demeure de réagir, risquant d'être soupçonné de complicité s'il ne s'y résout pas, le gouvernement s'engage à prendre les mesures nécessaires. George Swinton, secrétaire du gouverneur général des Indes, prie le magistrat Curven Smith de lui communiquer immédiatement les

INTRODUCTION

détails susceptibles de servir ce but. Il lui confie aussi le soin de rassurer l'auteur inconnu « qui paraît posséder une connaissance si profonde du caractère et des mœurs des Thugs⁵ ». Au lendemain de cette publication, la campagne officielle visant à leur éradication est lancée. Jusque-là, les assassins n'avaient été inquiétés que de manière sporadique, au prix d'immenses difficultés et sans résultat durable. Dans son rapport de 1832, Curven Smith le rappelle :

En 1812-1813, l'officier N. L. Halhead avait été chargé d'attaquer leur quartier général dans le *pargana*⁶ de Sindouse, composé entièrement de ravins et de périlleuses places fortes qui assuraient aux meurtriers une sûre retraite[...] L'extension de leurs déprédations peut être appréciée par l'examen du récit d'un des leurs, Amir Ali, qui participa à l'époque à cent cinquante assassinats, au cours desquels sept cent neuf victimes rencontrèrent la mort, 67 000 roupies d'argent et la valeur de 150 000 roupies de biens furent volés. Par le feu et au fil de l'épée, N. L. Halhead chassa tous les habitants prédateurs de cette petite localité[...] Je doute profondément que cette dispersion des quartiers généraux des Thugs ait été d'un réel bénéfice à l'Inde[...], mais le gouvernement anglais se satisfaisait alors de ce genre d'efforts soutenus au niveau local[...] Après leur dispersion, leurs bandes formidables, d'autant plus formidables que leurs membres agissaient en secret, et que le public ignorait en général leur existence, recouvrèrent progressivement des forces⁷.

Non seulement les épreuves les aguerrissent, mais les Thugs sont insaisissables. Tout le monde insiste sur ce point. Ils ne laissent aucun indice après avoir accompli leurs forfaits. On ne parvient jamais, par conséquent, à démontrer leur culpabilité. Très souvent même, des juges incrédules les relâchent, sans autre forme de procès. A plusieurs reprises, on croit s'en être débarrassés. Warren Hastings⁸, le premier gouverneur général de l'Inde à la fin du XVIII^e siècle, se laisse abuser. Dans son rapport sur l'administration du gouvernement, il évoque une « classe particulière de bandits, nommée Thugs » et affirme : « Il y a toute raison de croire que maintenant le fléau a été extirpé⁹. » En 1810, des cipayes, ou soldats indigènes, partis en permission dans leurs familles, ne reviennent jamais. Les autorités britanniques s'émeuvent à nouveau. Le major général Saint Léger rédige une circulaire dans laquelle il avertit ses soldats des « atroces forfaits » des Thugs, et leur recommande « d'être strictement sur leurs gardes vis-à-vis de toute personne rencontrée sur les routes[...] de n'accepter ni *pawn*¹⁰, ni tabac, ni confiserie de quiconque[...] et de voyager si possible, en se regroupant ». Les premières arrestations et condamnations n'ont lieu que bien plus tard : le capitaine Wardlow en 1826, le magistrat Boyd en 1828 remportent quelques succès.